

Lucile Mons

L'analyse, vers la géographie *

Ce texte est la reprise d'une intervention proposée le 19 septembre 2024 lors de la deuxième soirée du LIPP-Zone francophone. L'argument de la soirée était le suivant :

Il n'y a pas un seul propos humain, énonçait Lacan, qui ne soit profondément enraciné dans le racisme, "enraciné" dans la racine. Tous, tels que nous sommes ici, nous sommes tous des racistes, tout le monde en plus le sait, tout le monde passe son temps à tout faire pour que pratiquement finisse la race, mais il est tout à fait clair que c'est indéracinable.

La thèse de Lacan ne manquera pas de surprendre. Le contexte dans laquelle elle fut énoncée, pas moins. Nous sommes le 14 octobre 1972, à l'École belge de psychanalyse. À un qui hésitait à être membre de l'École belge de psychanalyse, qui restait « sur la réserve », et qui le questionnait sur le mode de « reproduction » des psychanalystes, Lacan fait une longue réponse. Il y évoquera la fonction de l'AE, de l'AME, du passeur, et finalement le mode de « recrutement » dans un groupe. Se pourrait-il qu'un recrutement se fasse autrement que par un aîné en position de prononcer : « Dignus est intrare » (Il est digne d'entrer) ? Se pourrait-il que l'on devienne psychanalyste autrement que « de père en fils » ? À l'occasion de ces développements, surgira alors cette thèse, sur le racisme. Quel en est le fondement ? Et pourquoi donc la prononcer à cette occasion ? Voilà ce que nous proposons de mettre à la question à l'occasion de cette seconde soirée du LIPP.

*

De l'école psychanalytique à l'imprimerie

C'est un rapprochement qui amène Lacan à introduire la notion de race, puis celle de racisme, dans la discussion qui nous intéresse. Quel rapprochement ? Celui entre, d'un côté, la didactique, c'est-à-dire la formation de l'analyste, et, de l'autre, la notion de reproduction : « Est-ce qu'il n'est

pas significatif que c'est précisément sur ces problèmes de didactique, de reproduction qu'achoppent les organisations ¹ ? », demande Jorion à Lacan.

Ce terme de reproduction est pour le moins surprenant quand il s'agit de parler de la manière dont on devient analyste, évidemment contradictoire avec une vision de l'analyste comme singularité. Pourtant, Lacan le reprend à son compte : « C'est très bien votre rapprochement là. Il se fait que cela va très bien. C'est aussi ce qui résulte de ce que j'appelais hier le discours, n'est-ce pas, ce qui résulte de l'existence du discours du maître. »

Si ce terme convient si bien à Lacan, c'est qu'il l'a lui-même employé dans « Situation de la psychanalyse en 1956 » :

Pour se transmettre [il est en train de parler de la Suffisance], faute de disposer de la loi du sang qui implique la génération, voire de celle de l'adoption qui suppose l'alliance, il lui reste la voie de la *reproduction imaginaire* qui par un mode fac-similé analogue à l'impression, en permet, si l'on peut dire, le tirage à un certain nombre d'exemplaires, où l'unique se pluralise.

Ce mode de multiplication n'est pas sans trouver dans la situation des affinités favorables. Car n'oublions pas que l'entrée dans la communauté est soumise à la condition didactique, et il y a bien quelque raison pour que ce soit dans le cercle des didacticiens que la théorie qui fait de l'identification au moi de l'analyste la fin de l'analyse, ait vu le jour ².

Déjà, donc, quinze ans avant notre discussion, le refus d'une modalité de formation des analystes qui ne serait que reproduction à l'identique occupe Lacan. Le modèle qu'il utilise à ce moment-là est celui de l'impression : à partir d'un même caractère, original, on peut reproduire indéfiniment des copies. La distinction qui vaut est celle entre le caractère et la copie. Entre les reproductions elles-mêmes, pas de distinction, pure indifférenciation. Dans ce modèle-là de la « reproduction » de l'analyste, ce n'est pas seulement l'indistinction des copies qui apparaît mais, aussi, le fait qu'elles ne soient *que* des copies, toujours trop pâles de ne pas être l'original. Ce que vise la critique de Lacan, c'est la transformation de l'école en une structure figée, un type d'organisation qui fait groupe et qui empêche l'autorisation de l'analyste, c'est-à-dire, aussi, son *devenir auteur* de sa pratique, de son acte. Le groupe visé produit une hiérarchie dont les coordonnées sont imaginaires, mode de reproduction *par défaut*. D'ailleurs, la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » commencera par poser comme solution au problème de la société psychanalytique la distinction entre hiérarchie et *gradus* ³, cherchant une manière de marquer des *positions différentes* autrement que par la hiérarchie.

Ces considérations peuvent sembler bien loin de notre question. Pourtant, il me semble qu'elles sont au contraire centrales. En effet, les quelques

occurrences du problème du racisme chez Lacan sont souvent liées à la question de l'école psychanalytique. Je crois qu'une question qui obsède Lacan est celle de comprendre pourquoi les « sociétés » psychanalytiques n'échappent pas aux phénomènes de ségrégation. Peut-on aller jusqu'à affirmer que c'est l'école psychanalytique qui impose la question du racisme à Lacan ? Peut-être pas... Mais il semble en tout cas que, sur ce problème, l'école psychanalytique est son *terrain* (au sens de l'anthropologie).

De l'imprimerie à l'horticulture

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à la réponse que Lacan fait à Jorion : « C'est [donc ce phénomène de reproduction des analystes] aussi ce qui résulte de ce que j'appelais hier le discours, n'est-ce pas, ce qui résulte de l'existence du discours du maître. Il en résulte des races qui se reproduisent, je veux dire qu'il faut avoir une notion de race tout de même, une approximation qu'il faut juste prendre ne fût-ce qu'au niveau de l'horticulture ; on y voit bien que [...] parce que là..., on produit et on reproduit des choses qui ne passent pas par le sexe, mais par..., on prend une serpette, on fait des greffes, on fait ce qu'il faut pour produire des fleurs particulièrement soignées. Le discours du maître, c'est ça qui fait l'être parlant. Le maître, ça se reproduit ⁴. »

Ce propos est aussi important que complexe ! Il nous donne une idée de ce qui fait le caractère « indéracinable » du racisme : si la race découle du discours, et en particulier du discours du maître, et si le discours du maître fait l'être parlant, on comprend qu'aucun être parlant n'échappe à la race et au racisme. Se repose à nouveaux frais la question de savoir si la psychanalyse peut faire exception, et si oui comment. Cette question se pose d'autant plus que Lacan, dans la réponse qu'il donne, semble indiquer une voie de sortie – possible seulement – du côté de la psychanalyse.

Il me paraît important de noter le déplacement que Lacan produit par rapport à notre citation de la « Situation de la psychanalyse en 1956 » : si dans ce dernier texte, le mot de « race » n'est pas employé, on peut considérer pourtant que son idée y est sous-jacente. Lacan – non sans humour – y dégage des catégories, qui ressemblent à des caractères (non pas au sens de l'imprimerie cette fois, mais au sens des moralistes) : Suffisance, Petit-Soulier, Bien-Nécessaire, Béatitude... Or, nous avons vu que le principe organisateur de cette catégorisation est celui d'une identification imaginaire.

Ainsi la race est-elle thématifiée, nommée, corrélativement au déplacement qui va des effets de l'identification imaginaire aux effets de l'accrochage de l'être parlant aux discours. Cela n'a bien sûr rien d'anodin.

Un passage de « L'étourdit » – dont Lacan date l'écriture en juin 1972, c'est-à-dire quelques mois avant notre discussion mais aussi en même temps que la leçon du séminaire ... *Ou pire* qui articule racisme et jouissance (leçon du 21 juin 1972) – peut nous aider :

Je m'explique : la race dont je parle n'est pas ce qu'une anthropologie soutient de se dire physique, celle que Hegel a bien dénotée du crâne et qui le mérite encore d'y trouver bien après Lavater et Gall le plus lourd de ses mensurations.

Car ce n'est pas là, comme on l'a vu d'une tentative grotesque d'y fonder un Reich dit troisième, ce n'est pas là ce dont aucune race se constitue (ce racisme-là dans le fait non plus).

Elle se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre des pédés, des scientes, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans des sciés.

Je me passe donc parfaitement du temps du cervage, des Barbares rejetés d'où les Grecs se situent, de l'ethnographie des primitifs et du recours aux structures élémentaires, pour assurer ce qu'il en est du racisme des discours en action.

J'aimerais mieux m'appuyer sur le fait que des races, ce que nous tenons de plus sûr est le fait de l'horticulteur, voire des animaux qui vivent de notre domestique, effets de l'art, donc du discours : ces races d'homme, ça s'entretient du même principe que celles de chien et de cheval.

Ceci avant de remarquer que le discours analytique pour toute ça à contre-pente, ce qui se conçoit s'il se trouve en fermant sa boucle le réel.

Car c'est celui où l'analyste doit être d'abord l'analysé, si, comme on le sait, c'est bien l'ordre dont se trace sa carrière ⁵.

Dans ce passage, Lacan affirme d'abord que le racisme ne se fonde pas d'une essentialisation de caractères physiques (ce qui ne veut pas dire que le racisme ne soit pas profondément lié au corps) : la localisation d'une infériorité par le corps et par des attributs physiques n'est que le support imaginaire de ce qui s'enracine dans la logique même du discours en tant que tel (sans qu'il ait besoin pour cela d'être thématiquement raciste). Autrement dit, la distinction par le corps, si elle est essentielle et première politiquement, socialement, historiquement, n'est que secondaire psychologiquement. Elle est le support de ce qui existe par le discours.

Il éclaire aussi cette articulation du discours à la race : « La race se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre des pédés, des scientes, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans les sciés. »

Ce qu'on peut comprendre ici, c'est qu'il y a une surdétermination des discours, du fait de leur ordre et de la manière dont se transmettent les places que cet ordre impose. Le terme de transmission est important, car il nous ramène bien à la question de la reproduction, de la didactique. Il nous dit aussi que le racisme a à voir avec ce qui surdétermine le sujet, aux places qui lui préexistent et auxquelles il ne peut que s'accrocher pour être dans le monde. Ce qu'on remarque, c'est la structure duelle que Lacan met en avant : il y a toujours l'Autre de l'Un. En d'autres termes, la façon dont le discours du maître s'organise à partir d'un S_1 pose une ligne de partage entre les inclus et les exclus. Comme l'écrit Sidi Askofaré, le discours du maître produit « des modes réglés de traitement de la jouissance qui ne se posent qu'en s'opposant, qui ne sont l'Un que de l'Autre ⁶ ».

Il y a donc une tendance du discours du maître à produire de la race. Pourtant, dans la citation de « L'étourdit » que j'ai rappelée, Lacan termine en parlant du « racisme des discours en action ». Le discours du maître n'est donc pas le seul discours concerné. Dans son article, Sidi Askofaré poursuit ainsi sa lecture : la montée des phénomènes de ségrégation apparaît comme liée « non pas à un seul discours, mais à l'existence des discours comme tels, y compris l'analytique, dès lors qu'ils se structurent autour d'un Père idéal ou d'un signifiant idéal. De ce point de vue, on peut affirmer que c'est d'un seul et même mouvement que s'instaurent les ségrégations, que s'engendrent les fraternités et que s'affirment les solidarités. C'est même pourquoi on peut aller jusqu'à parler d'un "racisme des discours" ⁷. »

Voici ce que je comprends : il y aurait donc deux aspects de l'ancrage du racisme dans les discours. D'abord, le fonctionnement propre du discours du maître autour d'un S_1 organisateur et produisant une dichotomie par laquelle l'Un a besoin d'un Autre. C'est ce dont parle Lacan, me semble-t-il, lorsqu'il désigne la transmission des places symboliques. Ensuite, ce qui se produit de l'accrochage à un discours en lui-même, quel qu'il soit, lorsque cet accrochage se fait sans circulation possible, lorsqu'il est rigide. Je ne suis pas sûre de cette formule, mais je la tente pour la soumettre à la discussion : tout discours est raciste lorsqu'il se met à fonctionner comme S_1 .

Le modèle de l'horticulture mais aussi celui de la domestication intéressent Lacan en ce qu'ils sont dirigés par le discours, en ce qu'ils sont des discours en action : sélection de ce qui est à reproduire ou pas, à conserver ou non, partage du monde, court-circuitage du sexe et de la perte qu'il implique. À cet égard, on peut rappeler combien le métissage était une obsession des logiques coloniales. C'est un point sur lequel insistent Sophie Mendelsohn et Livio Boni dans leur livre *La Vie psychique du racisme* ⁸.

Pour rendre concrète la façon dont cette question se pose dans les colonies, on peut se reporter à *La Chair de l'Empire*⁹ de l'historienne et anthropologue Ann Laura Stoler. Elle étudie les colonies européennes de l'Asie du Sud-Est, en particulier les Indes néerlandaises (mais elle parle aussi de la France). Elle cherche à explorer la façon dont la construction raciale de l'ordre colonial dépend d'une construction politique et sociale de l'intimité. Elle produit donc une microphysique de l'ordre colonial en étudiant l'interdépendance de la production du corps individuel et du corps politique. Elle va donc s'intéresser à la conjugalité, à la moralité, à l'éducation des enfants... J'ai été très intéressée par la formulation suivante, que Stoler utilise dans son chapitre sur Foucault, celle de « valeur différentielle du corps », permettant de lire la racialisation du corps comme production d'un corps autre qui constitue le soi par retour, et faisant apparaître le procès de différenciation comme primordial (à l'opposé de toutes les lectures qui font du racisme une difficulté à accepter l'altérité). Ainsi écrit-elle :

L'injonction de Hardy¹⁰ importe pour ce qu'elle dit mais aussi pour ce qu'elle tait. La vie des familles blanches se définissait en opposition à des formes d'unions plus répandues sur lesquelles prospéraient les colonialismes. Elles incluaient les arrangements forcés et financiers de services domestiques et sexuels avec des gouvernantes, entretenues comme amantes, et des bonnes dont les enfants étaient engendrés par leurs employeurs européens. Ces arrangements et ces échanges de biens et de services étaient conclus avec des femmes locales classées comme « asiatiques », « africaines », « de couleur » ou « noires ». La solution de Hardy – que des femmes blanches s'occupent des hommes blancs – était ainsi couramment employée pour contrecarrer ce qui apparaissait de plus en plus, au sein des empires français et néerlandais du début du XX^e siècle, comme un problème social et un danger politique : une population croissante d'enfants métissés nés d'unions « mixtes », d'hommes « devenus indigènes » ou progressivement éloignés de leur culture, d'enfants européens trop enclins aux nourritures locales ou trop versés dans les savoirs autochtones¹¹.

De l'horticulture à la politique coloniale, il n'y a qu'un demi-pas !

Comment comprendre, maintenant, l'articulation de cette thèse avec celle que Lacan développe au même moment, et qui met l'accent sur la jouissance plutôt que sur le discours (bien que ces deux repères soient intrinsèquement liés, le fait de mettre l'accent sur l'un ou sur l'autre importe) ? Voici ce que Lacan dit à la toute fin de la leçon du 21 juin 1972 d'... *Ou pire* : « Puisqu'il faut bien tout de même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre

parler ¹². » Dans ces propos, Lacan pointe des *conditions spécifiques* – celles que produit la fraternité des corps – favorables à la montée du racisme.

De la même manière, en 1967, dans l'« Allocution sur les psychoses de l'enfant », Lacan distingue l'Empire, qui produit constitutivement une distinction des espaces, des places et des lieux de pouvoir, des impérialismes, la « mondialisation », qui semblent rendre nécessaire une ségrégation *a posteriori*. On retrouve bien dans les impérialismes cette *fraternité des corps* déjà évoquée : « Les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire, où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social que je symboliserai par l'Empire tel que son ombre s'est longtemps encore profilée dans une grande civilisation, pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ¹³ ? »

Dans la discussion que nous commentons, Lacan pointe le caractère indéracinable du racisme, conditionné par l'existence même des discours. Pourtant, nous voyons qu'au même moment, il met en avant des *conditions spécifiques* qui favorisent la montée du racisme. Le racisme est-il indéracinable ou historiquement déterminé ?

La leçon d'... *Ou pire* à laquelle nous faisons référence est tout entière orientée par l'articulation entre corps et discours. Le corps, nous dit Lacan, est support du discours qui le surdétermine. Et Lacan de continuer : « Encore faut-il faire attention quand on dit que c'est le corps. Ce n'est pas forcément un corps. À partir du moment où on part de la jouissance, ça veut dire que le corps n'est pas tout seul, qu'il y en a un autre. Ce n'est pas pour cela que la jouissance est sexuelle, puisque je viens de vous expliquer cette année que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas rapportée, cette jouissance. C'est la jouissance de corps à corps. Le propre de la jouissance, c'est que quand il y a deux corps, encore bien plus quand il y en a plus, on ne sait pas, on ne peut pas dire lequel jouit ¹⁴. »

L'immixtion des jouissances, qui est de structure, mais qui est aussi favorisée par des coordonnées historiques (comme le passage de l'Empire aux impérialismes), n'est-ce pas précisément ce qui conduit les sujets à fixer par le discours *une distinction* ? En tout cas, n'oublions pas que c'est précisément « l'homme sans monde » (comme le dirait la philosophe Émilie Hache ¹⁵), c'est-à-dire cet homme universel issu du discours de la science, l'homme moderne occidental, qui a produit aussi bien le colonialisme que le génocide. N'oublions pas non plus que c'est la question de la race – quelles

que soient les formes qu'elle prend, celle du vêtement par exemple – qui définit les lignes de partage politique des sociétés postcoloniales que nous sommes. Loin de régler le problème du racisme, la situation de postcolonialité a redoublé l'immixtion des jouissances – qui est de structure – par un support imaginaire (le fantasme de « Grand Remplacement » en est le meilleur exemple). Commentant le passage d'... *Ou pire* déjà cité, Sophie Mendelsohn et Livio Boni écrivent : « On entend aussi et peut-être surtout, dans les mots de Lacan, que le corps racisé n'a rien perdu en situation postcoloniale de sa fonction de recours imaginaire pour territorialiser la différence des modes de jouissance, et cela d'autant plus que ces différences ne sont plus aussi facilement assignables spatialement et symboliquement qu'en situation coloniale ¹⁶. »

C'est aussi bien l'« Allocution sur les psychoses de l'enfant » (« des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial ») que cette lecture du racisme comme une tentative de « territorialisation de la différence des modes de jouissance » qui m'ont inspiré ce titre, « Vers la géographie ».

Si la topologie est ce qui permet de penser l'espace produit par le rapport entre intériorité et extériorité du sujet, la géographie pourrait être ce qui – par l'intermédiaire des discours qui, ne l'oublions pas, fonctionnent à partir de *places* – permet de penser le rapport entre les jouissances, les conditions aussi bien de leur distinction que de leur mise en relation.

La psychanalyse, de l'horticulture à la géographie

À la fin du propos que nous discutons, Lacan indique une possible sortie de la psychanalyse à l'égard du racisme, l'histoire psychanalytique étant la « seule qui soit arrivée à décoller quelque chose comme “autonomisant” ». Je lis ce mot « autonomisant » comme la manière dont la psychanalyse répond ou peut répondre à l'énigme de la « territorialisation de la jouissance » autrement que par le racisme, en visant à la « différence absolue ¹⁷ ».

Comment l'analyste pourrait-il viser la « différence absolue » en n'étant lui-même qu'une copie ? N'est-ce pas seulement depuis la singularité de son symptôme d'analyste qu'il peut s'autoriser, et s'autoriser une telle visée ?

Dès lors, c'est dans le discours analytique, le dispositif, qu'il faut chercher les coordonnées géographiques de cette différence. C'est ainsi que je comprends la fin du passage de « L'étourdit » que j'ai cité : « Ceci avant de remarquer que le discours analytique pour toute ça [le racisme des discours

en action] à contrepenne, ce qui se conçoit s'il se trouve en fermer de sa boucle le réel ¹⁸. »

Voici ce qu'en écrit Claude Léger : « C'est que le discours analytique renverse les positions discursives acquises et les parcourt toutes. Il ne se constitue que de cette ronde des discours, ce que l'analysant éprouve dans l'analyse, qu'il a pu aborder à partir de l'un quelconque d'entre eux : DM, DU ou DH ¹⁹. » Cette interprétation est confirmée par la suite de la réponse de Lacan : « Car c'est celui où l'analyste doit être d'abord l'analysé, si, comme on le sait, c'est bien l'ordre dont se trace sa carrière ²⁰. » Ce que Lacan met en avant, c'est bien la circulation entre les places d'un discours et entre les discours. En d'autres termes, le discours analytique serait le seul à se fonder d'une circulation.

En préparant ce travail, il m'est apparu combien la « Proposition de 1967 » sur la *passé* était liée à notre question. En choisissant le *gradus* plutôt que la hiérarchie, Lacan n'a-t-il pas cherché à produire des places symboliques qui sont des lieux, des points – mais pas des points d'arrêt ? Ce qui importe, ce ne sont pas tant ces places que la circulation qu'elles permettent de produire. L'analyste ne fait que passer ! Sans places, pas de circulation, mais sans circulation, pas d'analyse. Cette question a pour Lacan un lien profond avec celle de la résistance de l'analyste. Il me semble que cela apparaît bien là : résister, c'est aussi produire une force d'inertie, résister au mouvement. Résistance : c'est ce qui se produit quand l'analyste s'accroche et s'identifie de manière imaginaire à une place dans un discours, ou bien, pour le dire autrement, lorsqu'il oublie qu'il n'opère qu'à ne faire que passer.

* [↑](#) LIPP Zone francophone. Soirée débat du 19 septembre 2024.

1. [↑](#) « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », 14 octobre 1972, *Quarto* (supplément belge à *La Lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne*), n° 5, 1981, p. 4-22.
2. [↑](#) J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 475-476.
3. [↑](#) J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 243.
4. [↑](#) « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », art. cit.
5. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 462-463.

6. [↑](#) S. Askofaré, « De l'antipathie des discours universitaire et analytique », *Champ lacanien*, n° 19, Paris, 2017, p. 132.
7. [↑](#) *Ibid.*
8. [↑](#) L. Boni et S. Mendelsohn, *La Vie psychique du racisme*, Paris, La Découverte, 2021.
9. [↑](#) A. L. Stoler, *La Chair de l'Empire*, Paris, La Découverte, 2013.
10. [↑](#) Georges Hardy est l'un des principaux théoriciens de la politique éducative dans les colonies françaises et Stoler commente ici cette formule de Hardy (1929) : « L'Homme reste homme tant qu'il est sous le regard d'une femme de sa race. »
11. [↑](#) A.-L. Stoler, *La Chair de l'Empire*, *op. cit.*, p. 21
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 236.
13. [↑](#) J. Lacan, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 362-363.
14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, *op. cit.*, 2011, p. 225.
15. [↑](#) É. Hache, *De la génération*, Paris, La Découverte, 2024, p. 64.
16. [↑](#) L. Boni et S. Mendelsohn, *La Vie psychique du racisme*, *op. cit.*, p. 207.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 248.
18. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », *art. cit.*, p. 463.
19. [↑](#) C. Léger, « *Quoad castrationem* », *Mensuel*, n° 86, Paris, EPFCL, mars 2014, p. 45.
20. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », *art. cit.*, p. 463.